

Expositions à Paris

L'art contemporain saisi au foyer même de sa production

- L'artiste aujourd'hui : plus préoccupé par le processus de production que par le produit fini livré au public
- Qu'est-ce que l'art, et quelle fonction sociale peut-il avoir ?

Après quinze années d'exercice, cette VIII^e Biennale parisienne marque, aux dires des organisateurs, un tournant dans sa conception et sa réalisation. Une collaboration étroite entre critiques et jeunes artistes du monde entier a permis de livrer à l'appréciation du public un des derniers mots de la recherche artistique. Chaque artiste dispose cette année d'un espace où il peut s'exprimer, faire alterner les productions, les projets, les explications, tous documents susceptibles d'éclairer la seule vision, un peu déroutante parfois, de ses réalisations.

● VIII^e BIENNALE DE PARIS

Musée d'art moderne de la Ville de Paris et Musée national d'art moderne (jusqu'au 21 octobre)

Véritablement, les murs se mettent à parler, à raconter les avatars d'un art aux prises avec le réel, qui vise à dire, à connaître la vérité de son rapport au monde, du moins de son rapport au tout social. C'est dans cette forme de communication sans fard que se joue (et se révèle) le sérieux de l'entreprise artistique : l'artiste y court le risque de s'y dénuder, de s'y dévoiler au plus profond de ses obsessions et de ses engagements. Art du risque, risque non pas d'une incompréhension générale, mais risque plus sérieux d'une néantisation progressive de l'entreprise même qui consiste à produire de l'art, c'est peut-être ainsi qu'il faudrait définir ce qui se donne à voir dans les salles des deux Musées d'art moderne de Paris.

Une centaine d'exposants, tous artistes de moins de 35 ans n'ayant pas encore reçu de consécration officielle ou commerciale, nous proposent leurs tâtonnements, leurs recherches, leurs « œu-

vres », leurs questions... Cette absence de « vedette » nimbe d'un éclairage assez homogène l'art contemporain saisi au foyer même de sa production. Ce qui s'y lit c'est tout d'abord une tendance, déjà révélée les années précédentes, à la disparition des particularismes nationaux, au profit de directions d'études et de soucis transnationaux, qu'il est parfois difficile de caractériser et de classer. Notons cependant que l'art plus explicitement politique, et par le réalisme des sujets, et par la volonté d'agression figurale, reste plus précisément le mode d'expression des pays latino-américains, hispaniques ou socialistes. Nous pourrions citer ici l'entreprise de A. Corazon qui revendique un art parfaitement utile qui se situe dans la stratégie générale de la contestation politique : la lutte pour l'homme. Cet art ne se conçoit que sur un fond d'analyse de sa propre production, en ce sens il joue dans le corps social sa véritable fonction de révélateur.

L'art comme tauromachie

Dans les autres pays, la dimension politique se confond avec la mise en cause de l'esthétique traditionnelle, et de la

fonction sociale et commerciale de l'art. La déréliction de l'œuvre est en elle-même une prise de position politique. On songe à l'essai de Leiris : *De la littérature considérée comme une tauromachie*, littérature qui met en cause le sujet écrivant jusque dans les replis de ses irresponsabilités apparentes ; ici aussi l'artiste s'offre sans rempart au coup de corne ; dans l'arène de l'art il se risque tout entier, se mettant lui-même en scène aussi bien par ce qu'on appelle aujourd'hui ses « mythologies personnelles » (nouvelle tendance d'un art qui veut aller jusqu'au bout de son interrogation pressante) que dans les actions ou interventions qui se substituent à l'exhibition du produit fini. Il est très évident, pour qui parcourt ces salles, que les artistes aujourd'hui sont plus préoccupés par le processus de production que par le produit fini, arrêté, livré à l'admiration esthétique du public. Presque toutes les tendances de cette biennale, et nous en retiendrons approximativement quatre : mythologies personnelles, hyperréalisme, concept et interventions, ont pour unité d'objectif le mépris de l'œuvre achevée qui limite, arrête par sa matérialité figée le jeu des hypothèses et des mutations formelles. Les artistes interrogent autant leur propre mode de production que sa signification dans la productivité sociale où il s'insère tant bien que mal.

On peut ici distinguer deux courants ; l'un, représenté par le groupe 70 (groupe de cinq jeunes artistes) s'intéresse plus particulièrement à la matérialité de l'activité plastique. Leur projet consiste à étudier la matière du support dans les différences de sa texture, et la couleur dans les variations de sa pigmentation. Ils font jouer texture et pigmentation pour produire des effets d'écart, de discontinuité signifiante. Le groupe support/surface nous avait déjà familiarisé avec ce souci du mode concret d'inscription de l'acte plastique sur la matière, il s'agit ici de la recherche plus fondamentale d'un double registre de signes (pig-